

**TEXTE POUR LE COLLOQUE « MES DEUX AMOURS »
de l'Université Saint Joseph de Beyrouth**

13 et 14 novembre 2008

Bonjour à tous,

D'abord un mot pour vous dire combien je regrette de ne pas être parmi vous aujourd'hui. La première fois, ce sont les troubles au Liban qui nous ont empêché de nous retrouver. Cette fois, des impératifs professionnels de mon côté. Je pensais que la troisième fois serait la bonne. Hélas, cette troisième fois s'avère impossible. Quel dommage !

Pourtant, j'aurais voulu vous dire de vive voix mon émotion lorsque j'ai su que La Donation allait être traduite en arabe. Mon émotion et puis la joie de voir sortir au printemps dernier un véritable livre ! Quand on est auteur, une traduction est toujours une joie. Mais elle est ici décuplée par le fait qu'il s'agit de mon premier roman. Penser qu'il a pu « parler » à un public d'étudiants. Un public arabophone a priori relativement éloigné du cadre que je décris, la vallée de la Loire : voilà qui montre bien que le traitement du thème est suffisamment universel pour dépasser les frontières. Et cela, vous l'imaginez bien, est une forme tangible de réussite. En particulier, cela va à l'encontre de ce que l'on dit habituellement de la littérature française contemporaine : narcissique, complaisante, elle n'intéresserait que son auteur. Vous (mais aussi les autres pays où La Donation est traduite ou en cours de traduction à ce jour, c'est à dire les Etats-Unis, l'Italie, la Grèce, la Hollande sans doute...) m'apportez justement la preuve du contraire et je m'en réjouis.

Que vous dire de la traduction ? Je suis hélas incapable d'en juger. Mais des amis libanais de Paris qui l'ont eux-mêmes lue et prêtée à d'autres arabophones m'ont dit à quel point elle était réussie : fluide, subtile, intelligente... ont été leurs épithètes. Cela n'appelle qu'un commentaire de ma part : BRAVO. Un bravo qui prend aussi en compte les conditions dans lesquelles vous avez travaillé. Traduire de la littérature en temps de guerre ne peut que forcer l'admiration !

Le livre maintenant. Etant critique littéraire moi-même, je reçois chaque semaine des tonnes de romans. Pendant longtemps, je me suis dit qu'en mettre un de plus sur les rayonnages des librairies n'aurait aucun sens. Et puis la nécessité d'un récit a fait loi. Mais je m'étais fixé une condition : faire court, ramassé, dense comme un jet de

pierre - le contraire de bavard. D'où une prose que j'ai voulue débarrassée de toute graisse, grattée jusqu'à l'os. Là encore je conçois la difficulté pour le traducteur.

Voilà pour la forme. Quant au fond, ce qui m'intéressait d'abord, c'était le syndrome du papillon. Vous savez, le papillon qui bat des ailes à Tokyo et provoque un tremblement de terre à San Francisco. Je m'explique. Dans cette histoire, quelque-chose dysfonctionne dans le cerveau de la mère. Quoi ? On ne le sait pas très bien. Depuis l'Antiquité on a identifié un symptôme qu'on a appelé tour à tour mélancolie ou bile noire ou dépression ou psychose maniaco-dépressive. Mais encore aujourd'hui, les neurobiologistes les plus pointus avouent ne pas très bien savoir si cette pathologie vient d'un déficit de dopamine, d'un flux électrique qui passe mal entre deux neurones ou d'autre chose encore... Fascinant, non, une maladie connue depuis les temps les plus reculés et toujours aussi mystérieuse... ?

Bref, ce qui m'intéressait c'était de montrer que quelque-chose d'infime, de l'ordre de l'angstroëm, dysfonctionnait dans le cerveau de la mère et cela avait des conséquences sur la vie entière de la fille. Et peut-être même au delà sur celle des petites-filles. Trois générations !

C'est cela que j'appelle le syndrome du papillon. Une manière d'attraper un sujet – la dépression- qui a beau toucher un très grand nombre de Français – les champions du monde de la consommation d'anxiolytiques !! – mais qui reste relativement tabou et donc assez peu traité dans la littérature contemporaine.

Vous imaginez aussi ce qu'un sujet médical peut apporter à un auteur. D'abord le vocabulaire, les métaphores : tout ça m'a fourni des trésors de mots et d'images dont ils me semblent qu'elles sont beaucoup moins usés que le vocabulaire habituel. C'est aussi un registre peu utilisé encore en France, contrairement à ce qui se fait au Royaume-Uni où un auteur comme Ian McEwan, par exemple, exploite beaucoup l'univers scientifique et médical pour en faire la matière de ses romans.

Ensuite et surtout ça a été pour moi très plaisant de mélanger différents registres de langue : le vocabulaire médical, le vocabulaire juridique (chez le notaire), le vocabulaire littéraire et philosophique. De même, je me suis beaucoup amusée à faire comme si tout pouvait être considéré comme un matériau littéraire : un mode d'emploi de médicament au même titre qu'un acte de donation ou que le récit d'une promenade dans un jardin.

Je reviens au syndrome du papillon – qui décidément aurait pu être un autre titre de ce roman. Encore une fois, c'est l'idée que quelque-chose qui vous échappe ou ne dépend pas de vous – comme la maladie d'un de vos parents – peut rejaillir profondément sur votre propre vie. Il y a ce vers de Nerval dans le livre : l'idée que nos vies sont modelées par « des situations que nous n'avons pas vécues, des gens que nous n'avons pas connus ». Autrement dit que nos existences ne sont pas nécessairement l'expression souveraine de notre libre arbitre. Cette idée me plait à l'heure où nous avons tendance à nous repaître de l'idée de volonté, de détermination, de rationalité... N'héritons-nous pas aussi d'une histoire collective, familiale, qui, comme un fil souterrain, relie les générations entre elles et nous

façonne souvent à notre insu ? C'est, vous l'aurez vu, un thème important du livre, dont j'aimerais qu'il invite à une plus grande humilité.

Enfin, on me fait souvent remarquer que c'est un livre triste. Je ne le crois pas. Même si la fin est tragique et abrupte, je reste sur l'idée que ma narratrice a finalement donné son consentement à ce qu'elle est vraiment. C'est à dire le fruit d'une histoire familiale avec laquelle elle s'est réconciliée. Voilà, il me semble que s'est un livre de réconciliation. De miséricorde presque. Tout le contraire du pessimisme. La narratrice va pouvoir être elle même. Mieux encore : comme elle a mis des mots sur ses maux, il est probable que le cercle infernal donation/damnation sera brisé à la fin du livre – en tout cas c'est l'interprétation de l'auteur.

Que vous dire encore ? Que je viens de terminer en octobre une résidence d'écriture à Amsterdam. J'ai eu la chance de pouvoir passer plusieurs semaines au pays de Rembrandt, loin du journal, des contraintes professionnelles et familiales, et avec du temps et du silence pour travailler. Aujourd'hui, j'ai écrit un tiers d'un nouveau roman. Le thème : l'attachement amoureux. Après l'amour mère/fille, le lien amoureux. Et peut-être ensuite, dans un troisième livre l'amour pathologique. Cela pourrait donc donner lieu à une trilogie sur l'amour dans tous ses états. Si elle voit le jour, comme je le souhaite, j'aurai peut-être une occasion supplémentaire de venir vous voir. Qui sait ?

Pour l'heure, en tout cas, je vous souhaite un bon colloque et vous renouvelle toute ma gratitude.

Florence Noiville